

—Eh mais ! comment dire ?... Ils ne parleront jamais.

C'est bien cela. Et cependant, M. Wickenden a du talent, mais il en a oublié dans ses portraits.

\*.\* Et maintenant, quelle est la morale de cette critique ?

La voici. Encouragez nos artistes locaux ; donnez-leur des commandes, et ils produiront du bon. Il y en a qui ont beaucoup de talent, mais comme vous les voyez tous les jours, comme vous les connaissez depuis leur enfance, vous ne pouvez croire à ce talent qu'ils ont acquis au prix de bien des années d'études et de travail.

Que Saint-Charles, Huot, Dyonnet, Larose et tant d'autres signent leurs toiles d'un nom exotique et vous verrez le succès qu'ils auront !

\*.\* L'aventure dans laquelle la Grèce s'est lancée d'une manière assez folle, à propos de la Crète, touche à sa fin et la paix de l'Europe ne sera pas en danger, espérons-le.

Il est vrai que le roi des Hellènes pourrait bien perdre son trône, mais cela n'a pas grande importance et le peuple grec ne ferait qu'y gagner, car ce triste sire a fait preuve d'une telle imprévoyance, pour ne pas dire plus, qu'il a perdu tout prestige.

Quand son armée fut forcée d'abandonner Larisse devant la supériorité des Turcs, le prince héritier demanda à son père des ordres sur ce qu'il avait à faire.

« Défendez Larisse, si vous le pouvez ; sinon agissez selon les circonstances. »

Telle fut la réponse typique de ce singulier successeur de Léonidas, auquel il ne ressemble guère.

Cela rappelle l'anecdote si bien connue dans la région d'Ottawa :

Un des plus riches marchands de bois du pays, reçut un jour une dépêche de son contre-maitre :

« Le feu est au chantier. Que faire ? »

Le patron répondit aussitôt :

« Eteignez-le. »

La réplique du marchand a du moins le mérite d'avoir du bon sens, tandis que celle du roi est une Lapolissade toute pure.

Quoi qu'il en soit, les plus à plaindre, dans toute cette affaire, sont les malheureux Crétois qui, comptant sur les belles promesses des Grecs, se sont révoltés pour secouer le joug musulman et qui vont payer cher leurs velléités d'indépendance.

D'un autre côté, que faut-il penser de ce roi s'en allant en guerre contre une puissance dont il ignore la supériorité au point de vue militaire, et devant lequel il est obligé de battre en retraite après quelques engagements ?

\*.\* Une autre campagne vient aussi de finir.

La fameuse campagne menée par M. Tardivel, dans la *Vérité*, pour prouver l'existence de Diana Vaughan.

Diana Vaughan n'existe pas et n'a jamais existé, et M. Tardivel qui avait fait un voyage en Europe, dans le seul but de la voir, en compagnie du fameux fumiste, Léo Taxil, a télégraphié que celui-ci avait avoué froidement qu'il s'était moqué des naïfs qui avaient ajouté foi à ses blagues colossales.

« Ecœuré ! » dit M. Tardivel, dans son télégramme.

Ecœuré ! Il n'a cependant pas à se plaindre, car il subit en ce moment la peine du talion. Après avoir écœuré si longtemps ses lecteurs, avec ses histoires fumambulesques sur cette Diana Vaughan, le voilà pris de nausées, à son tour, et, contemplant son œuvre, il doit se dire que cela n'était pas bien.

Certaines personnes prétendent que M. Tardivel est convaincu quand il soutient les thèses les plus grotesques et que l'on ne peut pas mettre en doute sa bonne foi. D'accord, mais quel nom faut-il donner alors à la névrose dont il est atteint ? Comment expliquer qu'un homme doué d'une certaine intelligence—bien qu'il n'ait pas plus que moi inventé la poudre, comme il a eu la gracieuseté de l'écrire un jour—ait pu être la

dupe d'une malice cousue de fil blanc, d'une fumisterie énorme comme celle de Diana Vaughan, conçue par Taxil dans le seul but d'exploiter la bêtise humaine ?

Cependant, chose étrange au premier abord, la nouvelle télégraphique de M. Tardivel, la mystification de M. Tardivel, l'écœurement de M. Tardivel, n'ont pas fait sensation dans le pays. M. Tardivel ne peut plus nous surprendre, nous étonner, nous intéresser.

Son cas est connu et jugé, et il suffit qu'il attaque un homme ou une œuvre pour que le public soit convaincu que pour avoir la vérité, il faut prendre exactement la contre partie de ce qu'il dit.

Il affirmait l'existence de Diana Vaughan, personne n'y croyait avec raison—Diana Vaughan n'existe pas.

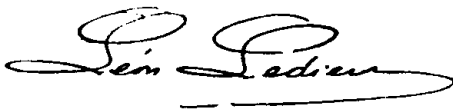
\*.\* Mais j'allais oublier la campagne la plus importante pour nous, la campagne électorale qui tire à son terme, et, vraiment, ce n'est pas malheureux.

Ce qui est bien plus écœurant que l'écœurement de M. Tardivel, c'est le ton des journaux depuis le commencement du travail électoral, et la plupart des discours des lutteurs politiques.

On se traite de voleurs, de bandits, de canailles, de lâches, de misérables, etc., etc., en même temps qu'on affirme les convictions religieuses les plus ardentes. Mais c'est insensé ! Comment ces gens-là peuvent-ils s'imaginer faire croire qu'ils ont des sentiments religieux quand il est évident qu'ils méprisent le principe culminant de la religion : la charité ?

On a beau dire que les injures ne s'adressent qu'au politicien et non à l'homme, c'est une triste explication et ce qu'il y a de plus triste encore, c'est qu'en agissant ainsi on habitue le peuple à mépriser ses gouvernants et à croire que tous les hommes politiques sont des gens malhonnêtes.

Enfin, cela va finir, la toile va tomber et le public retournera à ses affaires, après avoir vu se jouer la comédie « quinquennale, » qui a pour titre : *les Elections*.



## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 5 avril 1897.

Dernièrement, le gouvernement du Canada envoyait à Paris, pour y faire des recherches historiques dans les Archives de la Marine, M. Edouard Richard le très distingué et très patriote historien de l'Acadie.

Il y a quelques jours, M. Richard a trouvé des lettres d'un intérêt historique très grand, dans la collection Moreau de Saint-Méry.

Elles concernent Mlle de Verchères, notre fameuse héroïne.

Je suis allé au Ministère des Colonies où sont transférées les Archives de la Marine pour prendre une copie de ces lettres dont j'envoie aujourd'hui la première au MONDE ILLUSTRÉ.

On affirme que ces lettres n'ont jamais été publiées auparavant.

Seul, peut-être, notre historien M. Benjamin Sulte, pourrait me dire si ces lignes de Mlles de Verchères étaient connues ?

Voici donc la première de ces deux lettres ; elle est adressée à M. le comte de Maurepas, qui était alors ministre à la cour du Grand Roi :

A Mme la comtesse  
de Maurepas.

Madame,  
Nos Canadiens ne reçoivent du bien que sous les auspices de Mgr le comte de Maurepas qu'ils regardent comme leur protecteur. Les cruelles guerres que nous avons eues jusqu'à présent contre les Iroquois ont donné lieu à plusieurs de ma patrie de donner des preuves du zèle ardent qu'ils ont pour le service du prince. Quoique mon sexe ne me permette pas d'avoir d'autres inclinations que celles qu'il exige de moi,

cependant permettez-moi, Madame, de vous dire que j'ai des sentiments qui me portent à la gloire comme bien des hommes.

Le hasard a fait que me trouvant à l'âge de 14 ans environ, à quatre cents pas du Fort de Verchères qui est à mon père, à huit lieux de Montréal, dans lequel il n'y avait qu'un soldat en faction, les Iroquois qui étaient cachés aux environs dans les huissons, firent tout-à-coup une irruption sur tous nos habitans dont ils enlevèrent une vingtaine. Je fus poursuivi par un Iroquois jusqu'aux portes, mais, comme je conservai dans ce fatal moment le peu d'assurance dont une fille est capable et peut être armée, je lui laissai entre les mains mon mouchoir de col et je fermai la porte sur moi en criant aux armes et sans m'arrêter aux gémissements de plusieurs femmes désolées de voir enlever leur maris, je montai sur le bastion où était le sentinelle. Vous dirais-je Madame, que je métamorphosai pour lors en mettant le chapeau du soldat sur ma tête et que faisant plusieurs petits mouvements pour donner à connaître qu'il y avait beaucoup de monde, quoiqu'il n'y eut que ce soldat, je chargeai moi-même un canon de quatre livres de balles que je tirai sur eux. Ce coup si précipité eut heureusement tout le succès que je pouvais attendre pour avertir les forts voisins de se tenir sur leurs gardes, crainte que les Iroquois ne fissent les mêmes coups.

Je sais, madame, qu'il y a eu en France des personnes de mon sexe dans cette dernière guerre qui se sont mises à la tête de leurs paysans pour s'opposer à l'invasion des ennemis qui entraient dans leur province. Les Canadiennes n'auraient pas moins de passion de faire éclater leur zèle pour la gloire du Roy, si elles en trouvaient l'occasion.

Il y a cinquante-cinq ans que mon père est actuellement au service ; sa destinée n'est pas heureuse, la nôtre l'est encore moins. Nous regardons Mgr de Maurepas comme le soutien du Canada. Pour nous, Madame, honorez-nous, nous autres filles, de vos bontés. Qu'il plaise à votre générosité me faire avoir une petite pension de cinquante écus, comme à plusieurs femmes d'officiers du pays qui en ont. Si je ne puis espérer cette grâce, que le bien que vous voudriez me faire rejaillisse du moins sur un de mes frères qui est cadet dans nos troupes. Faites lui donner, s'il vous plaît, une enseigne. Il sait le service, il s'est trouvé dans plusieurs expéditions contre les Iroquois. J'en ai même eu un de brûlé par eux. Nous serons obligés de continuer nos prières à Dieu pour votre prospérité et celle de Mgr de Maurepas.

Je suis avec un très profond respect votre très humble, très obéissante et très respectueuse servante,  
MARIE MADELEINE DE VERCHÈRES.

De Québec ce 15 octobre 1689.

La deuxième lettre, qui est une relation écrite à la demande du gouverneur de la colonie, est encore plus intéressante. Je la publierai dans une prochaine chronique.

M. Richard a aussi trouvé une foule d'autres documents très importants et qui seroient d'un intérêt très grand pour une future histoire de notre glorieux passé.

Bientôt, peut être, des pages jusqu'ici un peu obscures rayonneront davantage, et donneront une raison de plus à notre juste fierté.



## SONNET

LAISSEZ AU PAUVRE SON ILLUSION

O riches qui nagez dans la pourpre et dans l'or,  
Vous qui buvez sans cesse au fleuve des délices,  
Vous qui savez noyer les remords de vos vices  
Dans le vin, dans le bal au somptueux décor ;

Vous qui de l'infortune ignorez les supplices,  
Vous qui voyez toujours grossir votre trésor,  
Vous qui riez, chantez et puis chantez encor,  
Vous couronnant de fleurs, adulant vos caprices,

Au nom du Christ Sauveur et de la charité,  
Si jamais l'indigent sur vos seuils arrêté,  
Et vous tendant la main, d'un ton faible et qui pleure,

Caresse un rêve vain pour tromper son malheur,  
N'allez pas étouffer ce rayon dans son cœur,  
Lui ravir son espoir : c'est souhaiter qu'il meure.

ADOLPHE HURTEAU.

Montréal, avril 1897.